

## Pourquoi un club politique ? par Michel Lanson

Tout d'abord, contrairement à l'idée souvent répandue, un regroupement libre, indépendant et sans enjeu de pouvoir est rare. Le plus souvent, les clubs ou les regroupements autour de revue sont liés à des organisations ou à des fractions politiques, think-tank à visée électorale ou groupes servant des stratégies universitaires (plans de carrière liés à des UFR ou enjeu de pouvoir symbolique), des prises de position dans des mouvances ou mouvements autocentrés. Un club où la parole est libre entre militants, analystes, actifs ou retraités d'univers et d'histoire divers, où les enjeux ne sont qu'intellectuels (chacun en faisant ensuite son miel dans la ruche de son choix) est rarissime. La tentation est toujours forte de faire d'un club un clone d'une organisation politique idéale parce que sans frottements à la réalité pratique de la lutte des classes. Il faut absolument y résister.

La formulation politique en termes de mot d'ordre et d'action ne sert à rien (il est toujours facile de dérouler à vide un raisonnement qui n'est le plus souvent que la répétition par analogie d'un raisonnement antérieur). En revanche, un regard décentré, l'approfondissement d'une analyse, une recherche théorique, un apport intellectuel sont des éléments indispensables pour la construction d'une pratique militante qui se définit dans le lieu, l'organisation ad hoc.

Un club aujourd'hui doit se définir plus en référence au club du XVIII<sup>e</sup> siècle, faiseur de lumières, qu'à une cellule, une section ou une loge. C'est aussi un lieu où peuvent être mises en analyse les pratiques militantes et les recherches théoriques d'aujourd'hui.

Concernant le discours politique « militant », à différencier bien sûr de la lutte de résistance dans le champ pratique de la lutte des classes, il renvoie inexorablement au concept de « ritournelle » forgé par Deleuze et Guattari dans « Mille plateaux ». Il s'enroule sur lui-même, la variation d'un de ses éléments lui permet de fonctionner et d'éviter d'être une simple répétition circulaire. À partir de ce système, un simple changement de paradigme permet à la ritournelle de continuer. Cela fonctionne pour toutes les parties du discours. L'actualité politique et sociale, la périodicité des textes ou des réunions permettent des variations presque infinies. Pris indépendamment les uns des autres, les paradigmes ou notes sont généralement justes, encore faut-il qu'ils soient correctement contextualisés. Simplement, avec les mêmes notes, on peut créer Imagine ou refaire La danse des canards.

Cela permet de comprendre comment des cercles peuvent perdurer en se répétant depuis de longues années et comment des avatars d'organisations trotskystes peuvent répéter à l'envi : rupture avec le capital, non au dialogue social, grève générale, manif centrale... sans jamais se poser les questions : qui sommes-nous, à quel titre parlons-nous, à qui parlons-nous vraiment, quel est le levier politique ?

On peut aussi sérieusement comme des papes déclarer : « l'auto-activité des travailleurs reste centrale » (AK/OS) sans voir que cette phrase n'a aucun contenu sémantique. Peu importe. Le discours politique est un discours purement narcissique, ce qui induit la répétition dans la pathologie, elle-même renforcée par l'isolement créé par la vertu révolutionnaire assimilée à l'idée pure du Bien de l'Humanité.

Mais ce système répétitif peut aussi se concevoir sur un temps long. Ainsi peut-on passer de l'enthousiasme de la création de syndicats, de partis... à la déception et aux comités pour le redressement de ces mêmes partis et puis recommencer, constatant à regret que l'écho dans les masses s'estompe ou ne résonne pas.

La « ritournelle » est interrompue lorsque se produit une contraction du temps correspondant à un bouleversement politique majeur. Mais, ces moments sont rares et encore faut-il que ce bouleversement ou cet événement soient perçus comme tel par les chanteurs. Et ensuite, le plus souvent, une comptine dans une nouvelle tonalité se recompose. La dernière en date correspond en France à 95 avec ses variations autour du « Tous ensemble ».

Qu'en sera-t-il aujourd'hui quand les révolutions arabes bousculeront l'ordre du monde et que la

catastrophe de Fukushima remettra en cause tout ancienne approche de l'écologie ?

Le discours sur la progression des luttes et sur les perspectives politiques semble épouser un temps linéaire et axé, ce qui lui donne un aspect dialectique. En réalité, le discours dominant est aujourd'hui calé sur une conception circulaire du temps (Deleuze, Bergson, le temps recherché et retrouvé de Proust). Plus le discours se veut à gauche plus la vitesse de rotation s'accélère. La conséquence principale de ce mouvement tourbillonnant est le fait de masquer et d'évacuer les recherches sur une nouvelle perception du réel et sur une pensée en phase avec le monde actuel. C'est cet aspect des choses qui est le plus important. On peut vivre en sifflant une ritournelle mais cela n'agit jamais car cela n'a pas de prise au-delà des membres de la chorale.

## **Il s'agit d'aborder la nouvelle période avec sérieux.**

Depuis longtemps, nous écrivons que 1989 marque un changement de période. Mais, nous avons bien du mal à saisir les conséquences de ce changement. Aussi, le plus souvent, nous le mettons en préambule puis nous reformulons nos raisonnements comme d'habitude.

Razmig Keucheyan, dans *Hémisphère gauche, une nouvelle cartographie des pensées critiques*, écrit :

« Trois commencements 1789, 1914-1917, 1956 pour une seule fin, à savoir 1989. D'autres découpages sont possibles et peuvent se surimposer à ces premiers. »

Souvent, on a interprété les surimpositions (95, élections diverses, crises financières, Grèce...) sans tenir compte du renversement capital opéré à ce moment politique. Or, si le temps long des Lumières, le temps séculaire de la Révolution socialiste, le temps actif de l'anti-stalinisme se ferment, toute notre pensée doit se retourner.

Dardot et Laval nous ont montré que le Néo-libéralisme n'était pas un simple développement du capitalisme mais bien une forme nouvelle de domination du Capital (« La Nouvelle Raison du Monde »).

C'est à partir du constat de la défaite que peuvent se construire de nouvelles pensées critiques et de nouvelles perspectives politiques théoriques. Zizek parle de redescendre et de recommencer l'ascension en repartant du camp de base citant Lénine dans un texte sur la NEP (présentée souvent à tort par ses successeurs staliniens comme une pause). Cette métaphore montagnarde s'applique parfaitement à notre époque.

Alors, pourquoi faire comme si l'histoire avançait inexorablement, toujours du même au même, en suivant le bon vieux matérialisme historique (pour ne pas dire scientifique) ? La pression militante, l'absence de lieu pour une réflexion globale, la formation ancienne et figée, les enjeux symboliques, personnels et psychiques... tout cela sûrement. Mais l'absence de club de réflexion, libre et protégé contribue à l'impossibilité de se remettre en question.

Nous avons déjà abordé ces problèmes, mais l'illusion de la vie a reformulé sa « ritournelle ».

Nous n'avons pas eu le temps, le courage de reformuler la théorie à l'épreuve des faits. Plus personne n'est soumis à la dictature de l'« Objectif /Résultat » présenté comme le fameux rapport théorie-pratique. Pourtant cette « méthode » continue à structurer l'inconscient militant. Ainsi on tue le marxisme en ne voulant pas le mettre, se mettre en danger.

Pourtant, nous aurions bien besoin de frotter la crise économique et ses conséquences en Europe, le bouleversement de l'ordre mondial à partir du Maghreb, la catastrophe nucléaire et écologique aux thèses de Naomi Klein, à l'Etat d'exception permanent d'Agamben, par exemple. Pourquoi Sarkozy survit-il malgré tout ? Les réponses politiques produites sont d'une telle évidence qu'elles n'expliquent rien de neuf. Pourtant du côté de la critique, une part importante de la littérature se penche toujours sur la question en commençant par Badiou : « De quoi Sarkozy est-il le nom ? ». Nous pourrions chercher pourquoi nous sommes passés le plus souvent de la classe ouvrière au salariat et dans le même temps pourquoi nous nous interrogeons vainement sur la disparition de la conscience de classe. Nous pourrions chercher à creuser bien d'autres problèmes survolés

(mondialisation financière et pays émergents, en sortant des clichés...) ou refoulés (la liste ici est longue et délicate) ...

Il faut du temps, des lectures, des rencontres. Il faut résister à l'anti-intellectualisme, à la pression de l'actualité et du mot d'ordre juste tout de suite.

Si l'on veut sortir de la culture de la défaite, de la confusion entre l'analyse et la description politico-économiques, il faut distinguer les temps et privilégier la recherche sur le temps long sur l'émotion provoquée par les différentes péripéties de la lutte des classes.

À chaque temps correspondent des actions, des formes d'organisation. Cela est d'autant plus vrai que le stalinisme et à sa suite des piètres penseurs ont structuré de manière rigide et immuable le champ politique en syndicats, partis...

Dans ce cadre fixe, même les organisations dites révolutionnaires ne dépassent pas l'horizon du temps court de la résistance aux attaques néolibérales. Aucun programme digne de ce nom, aucune perspective de recherche. Il ne suffit pas d'avancer le terme socialisme pour que ce soit une évidence. De moins en moins.

La lutte en France contre la réforme des retraites, les grèves et les manifestations en Grèce, en Espagne, en Angleterre contre les décisions des gouvernements et du FMI ont rythmé sur deux ans les discours politiques. C'est toujours nouveau, un nouveau départ, une reprise du mouvement. La répétition effrénée dans le discours empêche de comprendre les limites politiques du « mouvementisme parasyndical » (mouvement social...). Ces mouvements d'ailleurs se définissent eux-mêmes comme des mouvements de Résistance. Il s'agit là d'une conception en miroir. Résister aux attaques du capital est certes nécessaire, souvent inefficace depuis plus de quinze ans, mais surtout ne peut constituer un programme politique. Comme dans toute action en miroir, l'ampleur, la force, la durée des luttes correspondent aux caractéristiques des attaques. Et surtout, jamais l'initiative ne peut être reprise au Capital. La confusion est entretenue entre résistance et la Résistance avec le programme du CNR. Mais il s'agit là d'un anachronisme, d'une analogie désarmante.

Un club doit pouvoir aborder le temps long. Il n'est pas soumis aux aléas électoraux, syndicaux et bureaucratiques des organisations. Dans quel but ? Une simple discussion argumentée (ce n'est déjà pas si mal) mais surtout la nécessité de comprendre en profondeur et dépasser le commentaire. Donc fournir et fourbir des armes un peu théoriques.

### **La question qui se pose aujourd'hui : assistons-nous à un changement d'époque ?**

Si par époque, nous entendons un changement de système de domination, la réponse est clairement non. La contre-révolution néolibérale est toujours à l'œuvre et ses conséquences sont toujours plus désastreuses pratiquement et idéologiquement.

Depuis 1989, le cycle des représentations dans le discours idéologique s'est accéléré. La « fin de l'histoire » a buté sur le « choc des civilisations » qui aujourd'hui s'effondre avec les révolutions arabes.

Nous assistons à l'irruption du réel dans le discours, le déraillement de la ritournelle, l'apparition dans le temps circulaire militant du « résolument nouveau ». Encore faut-il vouloir le voir et ne pas vouloir protéger ses vieilles certitudes.

Le faux débat sur prévisible ou imprévisible n'avait comme dessein que celui de ne pas renier le discours militant (nouvelle forme du « parti a toujours raison »). Bien sûr, il y a toujours une grève, une manifestation avant l'Évènement déclencheur qui cristallise la situation et enclenche un processus révolutionnaire. Mais ce rappel de faits n'a pas de sens. Construire une chaîne de causalités à rebours fabrique un récit où l'on peut jouer un rôle mais n'explique surtout pas « la vérité de l'évènement ».

Alors imprévisible comme le répètent à l'envi les régimes attachés à la « stabilité de leur domination » ? Non plus. À partir de travaux qui portent sur le temps long, sur l'évolution profonde des sociétés arabes et persanes (ceux d'Olivier Todd par exemple), il était possible de comprendre

que la contention des régimes autoritaires ne pouvait longtemps perdurer. L'anthropologie, la démographie pouvaient nous l'enseigner. Certes l'événement n'est jamais prévisible, mais la logique civilisationnelle ne devrait pas échapper à des « marxistes révolutionnaires ». Engels dans la Dialectique de la nature interroge et intègre la Science de son temps. On peut légitimement se poser la question du niveau actuel de la réflexion dans les organisations marxistes et révolutionnaires. Une recherche existe, mais reste marginale et cantonnée aux cercles universitaires.

### **Les éléments du changement en discussion.**

L'évolution profonde des sociétés arabes (niveau éducatif, diminution des mariages endogamiques, baisse du nombre d'enfants par femme, baisse de la pratique religieuse...) fait que le maintien des dictatures est impossible. L'élan des peuples vers la liberté est vital pour une majorité qui ne dépend pas entièrement des subsides, des rentes (pétrole ou autres) directement contrôlées par les castes dirigeantes. Le mur de la peur (celui qui entoure toute dictature) est tombé.

C'est un souffle puissant de liberté qui bouscule l'ordre rigide du monde. Difficile de parler en général de processus démocratique et surtout de socialisme. La liberté n'a pas les mêmes répercussions dans un pays encore marqué par des structures tribales (Libye) ou des divisions religieuses (Barhein) ou des structurations anciennes du type Néo Destour (Tunisie) ou République baasiste et "laïque" (Syrie) ou royaume chérifien (Maroc)... Le sentiment d'appartenance à un groupe, à une classe ou même à un pays est différent. Le sentiment d'égalité n'est pas évaluable de la même façon. La liberté ne s'inscrira pas dans une forme de régime pré-établi. Le mouvement, dans les structures les plus proches de notre "modèle", avanceront vers une forme de représentation constituante.

La résonance de ces mouvements bouscule l'ordre mondial (Chine, Russie...) et ces pays autoritaires doivent s'attendre à des transformations en profondeur. Il n'est pas exclu d'ailleurs que les bureaucraties se divisent et puissent accompagner ce mouvement de "régularisation démocratique".

Le moment politique est explosif car le monde néolibéral se trouve face à un problème énergétique vital avant que ne soit mise en place une solution alternative au pétrole. D'autant plus que la filière nucléaire entre dans une crise longue et capitale, les mensonges étant dévoilés au grand public (filiale privée ou publique, c'est un débat anachronique). Fukushima marque la fin d'une époque surtout d'un point de vue idéologique. L'accident-événement, ne peut être masqué et ne s'est pas produit dans un pays arriéré de l'ancien « bloc de l'Est ». Cela s'est passé au cœur de ce que l'on présente comme la Modernité.

### **En conclusion sur ce point :**

Si l'on veut parler de processus révolutionnaire, il faut l'envisager sur une longue période (ce qui ne veut pas dire que la durée est déterminée). Le système néolibéral mondial n'est pas entamé, juste en crise comme il se doit ; en revanche sa structuration hiérarchique de domination, reste du stade impérialiste, est remise en cause par le mouvement libérateur des peuples arabes. Une régularisation est en cours qui réduit la marge de manoeuvre des dirigeants mondiaux. Un changement s'impose quand le régime précédent a épuisé ses formes de domination. La marche vers la fin de la domination néolibérale avance, mais elle passe par cette phase de régularisation historique qui peut être surprenante. Le néolibéralisme est ici en voie d'uniformisation à l'échelle mondiale. C'est une tendance lourde qui ne s'oppose pas aux modes de résistances sociales. L'épuisement des possibilités de domination néolibérale ne mène pas vers l'atonie mais au contraire à une remise en cause de l'ordre mondial actuel.

Dans cette situation, la réflexion ne peut qu'être riche si elle appréhende la réalité dans toute sa complexité et sa nouveauté, si elle sort de ses ornières creusées par des dizaines d'années de

défaites sociales et idéologiques. Elle doit pouvoir se projeter, envisager les alternatives à ce système sans impatience et sans œillères.

Les questions de la création de communs, de la définition d'un nouvel objectif politique et même anthropologique, d'un langage nouveau, d'une circulation des idées via les technologies modernes (facebook, google sans aller jusqu'à la « révolution 2.0 ») doivent être posées. Toutes ces nouvelles approches théoriques et historiques ne peuvent qu'aider aux développements des luttes qui toujours procéderont par approximations successives. C'est dans ce mouvement que la structuration de luttes secrètera du droit, de la démocratie, du relationnel donc du politique, du social. Cette démarche est une avancée vers la véritable auto-organisation. Sinon les mots d'ordre « auto-organisation » ou démocratie ne sont que vacuité et facilité.